

CORRESPONDANCE ROMAINE

Décembre, 1916.



EST en 1823 que l'incendie détruisit l'ancienne basilique de Saint-Paul-hors-les-murs. Cet incendie fut purement occasionnel. Des ouvriers, qui réparaient la toiture, laissèrent leurs outils le soir et ne prirent point la précaution d'éteindre les divers foyers qu'ils avaient allumés pour faire leurs soudures. Pendant la nuit, ces foyers se ravivèrent et mirent le feu aux poutres de cèdre qui dataient du V^e siècle. Bientôt le toit de la basilique était en flammes. Le feu fit rapidement son oeuvre dévastatrice. Il ne resta plus de ce vénérable édifice que des tronçons de colonnes branlantes, l'arc triomphal, la mosaïque de l'abside et des pans de mur à demi calcinés.

On cacha cette ruine lamentable à Pie VII, qui était alors vieux et malade, et qui mourut ainsi sans avoir connu le malheur. Il avait été bénédictin de Saint-Paul-hors-les-murs. et la connaissance de la destruction de la basilique aurait sûrement attristé ses derniers jours et peut-être même abrégé sa vie.

Ses successeurs ne firent rien pour réparer le désastre. Ils prirent seulement des mesures pour mettre en sûreté ce qui pouvait être sauvé, soutenir les murs chancelants et prévenir une complète destruction. On frappa une médaille en argent commémorant le désastre et donnant une vue panoramique de la vieille basilique incendiée.

Grégoire XVI, bénédictin camaldule, eut à coeur naturellement de restaurer le temple. Il créa, dans ce but, une commission dite de la réédification de la basilique, et le travail commença. On suivit les lignes principales de l'ancien édifice, mais, au lieu du toit basilical, on mit un plafond à caissons dorés, qui devait mieux faire valoir les décorations dont on voulait l'orner. Le transept fut achevé sous Grégoire XVI.

Pie IX continua la définition du docteur de la dédicace de cette fête fut un peu différente de cette raison que l'on trouve dans les livres sacrés.

En 1870, le général de Saligny fut nommé cardinal de la basilique de Saint-Paul hors-les-murs. Cette justice fut primée en fait. Le cardinal de Saligny fut nommé cardinal de la basilique de Saint-Paul hors-les-murs. Cette justice fut primée en fait. Le cardinal de Saligny fut nommé cardinal de la basilique de Saint-Paul hors-les-murs. Cette justice fut primée en fait.

En glanant dans les archives, on trouve une infime mention de la basilique se fondit sur la tradition de par la tradition. Je ne puis pas faire de digression. Je me borne à dire dans lequel avait été de l'or. On ne voit pas de noirâtre des portraits. On recueillit soigneusement les portraits industriels s'exprimant par le cardinal Biancamano en Espagne et faites précises de Saint-Paul. Sur ces portraits présentant des têtes et les mains de têtes et les

Pie IX continua le travail commencé. A l'occasion de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, il put procéder à la dédicace de la nouvelle basilique. La solennité de cette fête fut unie à celle de la basilique de Saint-Pierre, pour cette raison que les deux apôtres Pierre et Paul sont inséparables dans la liturgie.

En 1870, le gouvernement italien s'empara des fonds de la basilique de Saint-Paul, et la commission cardinalice fut supprimée en fait. Mais l'Etat prit à sa charge — il faut lui rendre cette justice — la continuation de la basilique et la termina avec honneur. Les travaux marchèrent lentement, mais enfin ils marchèrent. Aujourd'hui nous avons non seulement la basilique achevée dans toutes ses parties, mais encore le *quadriporticus* en marbre blanc qui l'entoure du côté du Tibre et lui donne parfaitement l'aspect basilical.

En glanant dans mes souvenirs, je me rappelle qu'une partie, une infime partie, des portes de bronze de l'ancienne basilique se fondit sous la violence de l'incendie. Ces portes étaient, de par la tradition, faites en bronze de Corinthe. Je ne veux pas faire de dissertation sur le bronze de Corinthe et son origine. Je me bornerai à dire que c'était un alliage de cuivre dans lequel avaient été englobés des métaux rares, de l'argent et de l'or. On ne s'en douterait certes point en voyant la face noirâtre des portes. Mais il paraît qu'il en était ainsi. On recueillit soigneusement les morceaux de métal fondu et des industriels s'en emparèrent pour en faire divers objets. Le cardinal Bianchi, d'abord cérémoniaire pontifical, puis nonce en Espagne et ensuite cardinal, avait des boucles de soulier faites précisément avec le métal fondu des portes de Saint-Paul. Sur ces portes, il y avait des incrustations d'argent représentant des saints. Les vêtements étaient en bronze, les têtes et les mains, en argent ciselé au trait. Un certain nombre de têtes manquaient. Les Romains ont accusé les An-

glais, qui venaient nombreux à Rome à cette époque, d'avoir profité de l'absence de surveillance pour enlever ces incrustations. Je ne sais jusqu'à quel point cela est vrai. Il est fort possible que ces mutilations vandaliques aient été l'oeuvre de Romains peu scrupuleux qui, pour mieux déguiser leur larcin, n'auraient rien trouvé de mieux que d'en accuser les Anglais qui ne pouvaient se défendre.

On accuse aussi les Anglais d'avoir mutilé et emporté les doigts de l'enfant qui puise de l'eau bénite au bénitier. Ce bénitier est une oeuvre artistique et originale. Au bas de la colonne qui le supporte, on voit le démon, dans son apparence traditionnelle, qui défend en quelque sorte le bénitier mais reste désarmé devant un enfant qui se hisse sur ses petits pieds pour puiser un peu d'eau bénite. Le fond du bénitier offre lui aussi une caractéristique intéressante. On voit, sculptés sur le fond de la vasque, un grand nombre de petits poissons. C'est une allusion au poisson symbolique, si fréquent aux premiers âges, alors que la loi de l'*arcanum* ou du *secret* était dans toute sa vigueur, pour empêcher que les infidèles pénétrassent les mystères de notre religion. Ce symbole se retrouve, par exemple, très souvent dans les catacombes, et la littérature chrétienne des premiers siècles abonde sur ce sujet. Dans sa *Clavis melitonia*, au sujet du deuxième siècle, le cardinal Pitra a heureusement mis en lumière cette adaptation du poisson comme figure du divin Sauveur qui rachète par l'eau sainte les âmes et les fait vivre de sa foi. Maintenant que nous possédons la pleine lumière, ces figures sous lesquelles elle se cachait sont le lot de l'archéologie chrétienne. Mais il ne faut pas nous en désintéresser, car c'était l'une des formes de l'acte de foi de nos pères qui se sanctifiaient par ces symboles.

Depuis quelques années, on a enlevé à Saint-Paul-hors-les-murs le second baldaquin qui couvrait celui du VI^e siècle. Les

colonnes en albâtre de la basilique, dont il ne reste plus que les bases, avec incrustations en mosaïque basilical.

Je ne poursuis pas l'histoire de ce monument et marmorifère dans une splendide basilique sûrement plus ancienne que celle qui a remplacé l'ancienne. L'édifice de l'époque actuelle est construit non seulement par les soins de pieux papes mais aussi le corps de l'empereur arrivés, par la suite, en l'honneur de prières matérielles nous ne pouvons dire si l'on peut et ce

COMMENTAIRE

SOUS ce titre, nous remercions l'auteur de son article, attachant et intéressant, tant converti. Ses relations avec

Ce "chasse-mouches" des sciences, et, par sa discussion, il met en lumière la mienne.

colonnes en albatre oriental ont été remises au fond de la basilique, dont elles achèvent la décoration intérieure, et il ne reste plus que le vieux *ciborium* gothique, en marbre blanc avec incrustation, lequel ne s'accorde nullement avec le style basilical.

Je ne poursuis point l'énumération des richesses artistiques et marmorifères de la basilique, qui se montre aujourd'hui dans une splendeur toute nouvelle et toute fraîche. Elle est sûrement plus étincelante de marbres et d'or que celle qu'elle a remplacée. Mais on regrettera toujours la vieille basilique de l'époque constantinienne. Elle était vieillie et usée non seulement par le temps, mais aussi par les prières des générations de pieux fidèles qui venaient se prosterner devant le corps de l'Apôtre des nations pour le remercier d'être arrivés, par lui, à la lumière de la foi. Cette communion de prières existe évidemment toujours, mais les traces matérielles nous en font aujourd'hui défaut et c'est là ce que l'on peut et ce que l'on doit regretter.

DON ALESSANDRO.

COMMENT ET POURQUOI JE SUIS DEvenu CATHOLIQUE

SOUS ce titre, la *Revue des Jeunes*, qui aime particulièrement à étudier la psychologie des convertis, publiait, il y a quelques mois (10 septembre), un attachant article de M. Théodore de la Rive, célèbre protestant converti. Après avoir raconté comment il était entré en relations avec l'abbé de Broglie, l'auteur continue ainsi.

Ce "chasseur d'âmes" était plein de respect pour les consciences, et, pendant les longs mois où nous allions entrer en discussion, il ne devait jamais, je l'affirme, chercher à violenter la mienne. A Paris, où je passai l'hiver suivant pour y

achever mes études, je le revis fréquemment. Nous prolongions souvent la soirée ensemble, dans le modeste petit appartement qu'il occupait rue de Vaugirard, moi lui soumettant mes objections, lui les discutant et les résolvant. Plus tard, quand je fus de retour en Suisse, ses lettres m'arrivèrent régulièrement, tracées de cette écriture nerveuse et précipitée qui ressemblait à sa parole. L'une d'elles, de vingt-quatre pages, je me le rappelle, était un véritable traité théologique sur la nécessité d'une autorité doctrinale et l'impossibilité de fonder une religion sur la libre interprétation d'un livre. Ayant vu de si près le protestantisme, il était mieux placé que personne pour saisir mes difficultés, pour éclairer mes ignorances, pour dissiper mes préjugés. Quand je fus arrivé à me convaincre de la divine vérité du catholicisme et de l'obligation qui en résultait pour moi de le professer, il fut aussi mieux placé que personne pour comprendre mes hésitations et pour deviner le douloureux combat qui se livrait dans mon cœur. Le souvenir de la peine si vive que sa vocation sacerdotale avait causée à la femme d'élite qui l'avait élevé l'aidait à mesurer celle que ma mère ressentirait de mon changement de religion. A dire le vrai, la pensée de la douleur dont j'assumais la responsabilité était devenue le seul obstacle qui me retint. Celui-là aussi, M. de Broglie m'engagea à le franchir, et il m'y aida. Peut-être, sans ses conseils, sans ses exhortations, sans son exemple, n'eussé-je jamais trouvé le courage de porter un coup si cruel à celle sur qui se concentraient alors toutes mes affections.

Je viens de parler de mes " préjugés ". Mais le mot n'est pas exact, car, à vrai dire, je n'avais pas de préjugés. Jamais je n'ai partagé à l'égard de l'Eglise, de son enseignement, de ses dévotions, les idées fausses et les sottes erreurs qu'on rencontre trop fréquemment même chez des protestants très éclairés. J'eus à peine besoin, par exemple, qu'on m'expli-

quât ce qu
plication
même que
munion d
ristie, sur
Thomas d
a pas de d
transubst
accepter c
te me doc
dans le s
joue auss
me à Jos
vu que j
tous les
devais su
enchaîne
central e
M. de Br
le missel
vif de la
seulemer
longé à t
sant par
sacreme
créé tou
d'ajoute
mation
glise et
rien que
Si les
sentait
semble r

quât ce que sont les indulgences, car j'y vis tout de suite l'application pratique de la réversibilité des mérites qui n'est elle-même que la conséquence naturelle du beau dogme de la communion des saints. Quand j'étudiai la doctrine de l'Eucharistie, surtout lorsque je lus les hymnes admirables de saint Thomas d'Aquin sur le Saint Sacrement, je reconnus qu'il n'y a pas de degrés de compréhensibilité dans le mystère, et que la transubstantiation, en définitive, n'est pas plus difficile à accepter que l'Incarnation. Le *Catéchisme du Concile de Trente* me donna la très juste idée du rôle que les oeuvres jouent dans le salut, et qui n'atténue en aucune manière celui qu'y joue aussi la foi. Le purgatoire m'avait toujours paru, comme à Joseph de Maistre, le dogme du bon sens, et l'on a déjà vu que je sentais le besoin de prier pour les défunts. Ainsi, tous les dogmes exclusivement catholiques, tous ceux que je devais surajouter à ma foi protestante, me frappaient par leur enchaînement et par le lien étroit qui les rattache au dogme central et fondamental de la Rédemption. En même temps, M. de Broglie m'initiait à la vie de l'Eglise en me faisant lire le *missel*, le *rituel*, le *pontifical*, où je prenais un goût très vif de la liturgie, et il me montrait dans cette Eglise, non pas seulement l'oeuvre du Christ, mais le Christ lui-même, prolongé à travers les siècles, "actualisé", si l'on peut dire, agissant par le ministère de ses prêtres et par les canaux de ses sacrements, nourrissant de sa parole de vie et de sa chair sacrée tous ceux qu'il a rachetés de son sang. Inutile, je pense, d'ajouter que, pour un esprit avide, comme le mien, d'affirmation précise et d'autorité doctrinale, l'infaillibilité de l'Eglise et celle du Souverain Pontife, bien expliquées, n'avaient rien que de rassurant.

Si les dogmes exclusivement catholiques, tels que me les présentait M. de Broglie, n'avaient rien qui ne satisfît tout ensemble ma foi, ma conscience et ma raison, il en allait de même

des dévotions de l'Eglise dont, comme l'avait déjà fait M. Dufrêne, il prit soin de me faire pénétrer le sens toujours sublime et profond. La dévotion à la Passion de Notre-Seigneur, à l'Eucharistie, au Sacré-Coeur, le culte de la Sainte Vierge, celui des saints, la méditation des mystères de l'Evangile sur les grains du rosaire, toutes ces grandes lignes de la piété catholique m'apparurent, bientôt, comme autant de voies royales qui conduisent directement à la personne du Christ, centre, source, foyer et but suprême de toute dévotion. Le Christ historique et scripturaire que j'avais appris à aimer dans l'Evangile, devenait plus aimable encore, parce qu'il m'apparaissait beaucoup plus proche et plus vivant. Rien ne peut donner l'idée des trésors cachés dans la pratique de cette religion dont Jules Simon, dans un mot que me citait souvent M. de Broglie, a dit qu'elle est *l'idéal d'une religion positive*. Quelques protestants commencent aujourd'hui à soupçonner ces richesses dont ils sont si injustement frustrés depuis quatre siècles. L'un d'eux écrivait tout récemment à propos de la liturgie catholique : " Elle est de fait incomparable. Pour qui peut croire au miracle de l'hostie, rien n'égale en douceur et en sublime le drame quotidien de la messe. " Beaucoup d'entre eux, surtout, jettent des regards d'envie sur les confessionnaux de nos églises. Ils sentent, instinctivement, ce que doit être le bienfait de la direction de conscience et le bien-être spirituel qui résulte de cet exutoire moral que leurs " réformateurs " ont supprimé. Dirai-je ici que tous les catholiques de naissance ne me paraissent pas toujours estimer à leur juste valeur les précieux secours qui leur sont offerts ? Faudrait-il donc être né hors du bercail pour savoir en savourer les sources d'eau vive et se délecter aux gras pâturages ?

Besoin d'une autorité doctrinale et peur de voir ma foi chrétienne s'effriter sous l'action dissolvante du libre examen, ou encore besoin d'une vie religieuse plus intense et peur de sentir

ma piété
protestant
rieurs de
vaincue. L
d'entendre
Hors de l'
est vrai et
ger à croire
été sa conv
tesses, on
n'eurent p
xime deva
qu'elle lai
Un long
Dominique
l'aire de
deur du v
mentaire c
qui j'avai
riant : *Il n*

Ces mot
tholique f
ce que Bo
se ", la p
aux circo
ancestrale
pèsent si
puissamment
du d'y re
Providenc
discerner
de l'actior
à cette se

ma piété chrétienne se congeler sous le souffle froid du culte protestant, voilà, trop rapidement esquissés, les motifs intérieurs de ma conversion. La dernière résistance fut bientôt vaincue. Elle portait sur l'impossibilité complète où j'étais d'entendre, dans son sens strict et littéral, la fameuse maxime *Hors de l'Eglise point de salut*. Si le navrant récit de Rousseau est vrai et qu'un prêtre ignorant et maladroit ait voulu l'obliger à croire à la damnation de sa mère, comment, si légère qu'ait été sa conversion, a-t-il pu devenir catholique ? De pareilles étroitures, on le pense bien, me furent épargnées. Mes deux amis n'eurent pas de peine à m'expliquer comment la terrible maxime devait être entendue, et ils me montrèrent la large porte qu'elle laisse ouverte aux âmes de bon vouloir et de bonne foi. Un long entretien avec un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui me cita de belles pages de Lacordaire sur l'ère de l'Eglise, acheva de me convaincre. Sous la splendeur du verbe de l'éloquent dominicain, je trouvai le commentaire du mot si naïf, et si fin, d'un vieux curé savoyard à qui j'avais soumis ma difficulté, et qui me répondit en souriant : *Il ne faut pas faire le bon Dieu plus étroit qu'il ne l'est*.

Ces motifs intérieurs eussent-ils suffi à faire de moi un catholique ? Peut-être y a-t-il fallu autre chose. Peut-être, dans ce que Bossuet eût appelé " l'affaire de mon retour à l'Eglise ", la part prépondérante a-t-elle appartenu, en définitive, aux circonstances extérieures. Atavisme moral, influences ancestrales, subconscient, toutes ces forces mystérieuses, qui pèsent si lourdement sur nos destinées, ont, je le sens bien, puissamment agi sur moi. Mais pourquoi me serait-il défendu d'y reconnaître les miséricordieuses dispensations de la Providence à mon égard ? Et pourquoi me refuserais-je d'y discerner les premiers symptômes ou les lointaines approches de l'action de la grâce de Dieu ? En tout cas, je dois beaucoup à cette secrète préparation. Je lui dois, à peine entré dans

l'Eglise, de m'y être senti " chez moi ", et cette bienfaisante impression n'a jamais varié. Je lui dois aussi de n'avoir eu aucun effort à faire pour m'acclimater à ma nouvelle atmosphère spirituelle, et d'y avoir toujours, librement, joyeusement, avec un inexprimable sentiment de bien-être, respiré à pleins poumons. Je lui dois enfin, peut-être, une certaine modération d'idées et de sentiments qui a servi à me préserver de ce que j'appellerai, d'un mot très vulgaire, " les pierx emballéments ". Je me flatte de n'être jamais tombé dans ces exagérations d'austérité ou dans ces affectations d'intransigeance qui sont parfois, il faut bien le dire, le snobisme des nouveaux convertis. Je crois n'avoir eu aucune difficulté, et par conséquent aucun mérite, à suivre le très sage conseil que me donnait, au lendemain de ma conversion, un protestant de ma famille: *Tâche d'être catholique, m'écrivait-il, comme si tu l'avais toujours été; en religion, pas plus qu'en autre chose, il ne faut pas être un parvenu.*

Que l'Eglise ait surabondamment tenu toutes les promesses qu'elle m'avait faites par la bouche de M. de Broglie et de M. Dufresne, que cette foi, qu'avec l'ardeur de mes vingt-cinq ans j'avais embrassée en pleine liberté de conscience, ne m'ait donné que des secours et des lumières, des consolations et des joies, c'est ce qu'un quart de siècle plus tard j'ai cherché à montrer dans le petit volume intitulé: *Vingt-cinq ans de vie catholique*. Si Dieu me donne d'atteindre à ce second anniversaire, je compte que mes *cinquante ans de vie catholique* le rediront plus explicitement encore. Ce livre, s'il m'est permis de l'écrire, ne sera que la continuation et la confirmation de ceux qui l'ont précédé. Quand on a eu l'ineffable bonheur de jeter l'ancre au port, la vie, de quelques nuages qu'elle puisse s'assombrir par ailleurs, ne doit plus être qu'une perpétuelle action de grâces. Je ne saurais, en vérité, mieux conclure ce bref exposé de mon évolution religieuse qu'en répé-

tant les a
converti d
vertis de
ses, il n'y
rien, dans

LA




l'occasion
qu'on lira
en effet, p
chez nous
par beauco
édifiant te
mentaires.

" Prenez
Saint-Denis
prochée de
bourg —
pu se gliss
" Ainsi,
et saint M
lisme dure
mais dans
colore: des
sont aligne
bleu de la

" La pi
l'emploi de
Martin fut

tant les admirables paroles de saint Augustin, où le grand converti du IV^e siècle a si bien résumé l'expérience des convertis de tous les siècles : *Il n'y a pas de plus grandes richesses, il n'y a pas de trésors, il n'y a pas d'honneurs, il n'y a rien, dans ce monde, de plus grand que la foi catholique.*

LA POPULARITE DE SAINT MARTIN

 l'abbé Duplessis, un prêtre de France, écrivain original et directeur d'une revue faite à son image—*La Défense*, je crois—publiait en novembre dernier, à l'occasion de la fête de saint Martin, un article très vivant, qu'on lira ici avec intérêt. Le nom du grand saint de Tours est, en effet, populaire au Canada comme en France. Il est porté chez nous par des prélats, par des hommes publics connus et par beaucoup d'autres. Dédions-leur cet article amusant et édifiant tout ensemble, et reproduisons-le sans plus de commentaires.

“ Prenez la carte de Paris. Parallèlement à la ligne de Saint-Denys, vous y verrez courir celle de Saint-Martin, si rapprochée de la première — avec sa rue, sa porte et son faubourg — qu'on se demande comment un grand boulevard a pu se glisser entre les deux.

“ Ainsi, dans l'histoire religieuse de la France, saint Denys et saint Martin s'en sont allés parallèlement. Et le parallélisme dure encore, non seulement dans la France religieuse, mais dans la France tout court. Regardez notre drapeau tricolore : des deux côtés du *blanc* de Marie, reine de France, sont alignés le *rouge* de l'oriflamme de saint Denys et le *bleu* de la chape de saint Martin !

“ La pierre de touche de la popularité d'un saint, c'est l'emploi de son nom comme nom de baptême. A ce compte, Martin fut le saint le plus populaire de toute la France. Son

nom ne servait pas seulement de prénom, mais de nom de famille. Il était si répandu que, pour désigner quelqu'un d'indéterminé, on disait *Martin*, comme on dit aujourd'hui *Durand* ou *Dupont*, ou encore *chose* ou *machin*.

“ Fait plus remarquable encore : la vie de saint Martin était si connue, si populaire dans ses moindres détails, qu'on désignait volontiers du nom de *martin* les animaux et jusqu'aux objets inanimés qui y avaient joué un rôle ! Pendant son voyage à Rome, en compagnie de saint Maximin, un ours avait dévoré leur âne, et le saint avait obligé l'ours mangeur à remplacer l'âne mangé. Conséquence : l'âne et l'ours étaient des *martins* ! Aujourd'hui encore, au Jardin des Plantes, les enfants crient : “ *martin*, monte à l'arbre ”, et l'on sait qu' “ à la foire, il y a plus d'un âne qui s'appelle *martin* ”. Une autre fois, le saint évêque avait chassé les oiseaux, qui épiaient de petits poissons pour les avaler : ils devinrent les *martins-pêcheurs*. Le saint avait parcouru toute la Gaule, son bâton à la main, et ce bâton avait abattu plus d'une idole. Comment l'appeler, sinon *martin* ? La Fontaine nous en est témoin : “ *martin-bâton* accourt, l'âne change de ton ”. Pour éviter qu'on jurât le saint nom de Dieu, Jeanne d'Arc, au milieu des camps, jurait par son bâton : “ Par mon *martin* ! ” s'écriait-elle. Nous pourrions nous-mêmes apporter sur ce point quelques témoignages puisés dans les souvenirs de notre enfance : le petit bâton dont on nous menaçait parfois n'était-il pas le *petit martin*, le *martinet* ?

“ Avec tant de *martins*, la fête du saint évêque ne pouvait qu'être populaire et Dieu sait si elle l'était ! On la chômait à l'église, certes ! mais aussi à la maison, Vous dire que l'on se contentait de modestes agapes serait rester au-dessous de la réalité.. beaucoup au-dessous ! On y mangeait l'*oie de la Saint-Martin*, descendante de celle qui avait trahi jadis la cachette du saint, lorsque les Tourangeaux étaient venus le

chercher
que. On
Martin...
trop, cela
eu un pré
qu'un qui
ne lui éta

“ Quan
quatre gr
trois autr
Jacques-d
verains qu
des rois d
trésors, la
avait gard
Vous save
songe la n
disant à l
vert. ”
mitivemen
dard.

“ Concl
tituer le m
qui couvre
françaises.
manteau d
ment que

RE

Une retra
Martin, l'Ab
suivant. — C
d'envoyer l
l'Abord-à-P

chercher à Ligugé, pour en faire, bon gré mal gré, leur évêque. On y buvait aussi le vin nouveau, le *vin de la Saint-Martin*. . . Vous dire que, parfois, on n'en buvait pas un peu trop, cela non plus, je ne l'oserais. Aussi le mot *tituber* a-t-il eu un prédécesseur: " il *martine* un peu ", disait-on de quelqu'un qui avait trop fêté saint Martin. . . même les jours qui ne lui étaient pas consacrés.

" Quand au tombeau même de saint Martin, c'était un des quatre grands rendez-vous de pèlerinage du monde entier, les trois autres étant Jérusalem, Rome et, en Espagne, Saint-Jacques-de-Compostelle. A quoi bon donner la liste des souverains qui y sont venus en pèlerinage? Relisez plutôt la liste des rois de France. . . Ceux-ci avaient d'ailleurs, dans leurs trésors, la *chape* de saint Martin, cette moitié du manteau qu'il avait gardée pour lui en donnant l'autre moitié à un pauvre. Vous savez la suite de l'histoire ? Jésus-Christ lui apparut en songe la nuit suivante, revêtu du demi-manteau de Martin, et disant à la cour céleste: " C'est Martin qui m'a ainsi couvert. " Vous savez aussi que la chape de Martin était primitivement portée dans les combats. Ce fut notre premier étendard.

" Concluons. Deux moitiés font un entier. Pour reconstituer le manteau de saint Martin, il faut rapprocher la moitié qui couvre Notre-Seigneur et celle qui protégea les armées françaises. Jésus et la France ont tous deux reçu abri sous le manteau de saint Martin. Comment pouvaient-ils faire autrement que de s'y embrasser? "

E. DUPLESSY.

RETRAITE FERMÉE POUR LES PRÊTRES

Une retraite fermée pour les prêtres aura lieu à la Villa Saint-Martin, l'Abord-à-Plouffe, du lundi soir, 22 janvier, au samedi matin suivant. — Ceux qui désirent prendre part à cette retraite sont priés d'envoyer leurs noms au Père Archambault, Villa Saint-Martin, l'Abord-à-Plouffe.

COURTES REPONSES A DIVERSES CONSULTATIONS

1^o ABSOUTE

Le célébrant peut-il se couvrir de la barrette pendant l'absoute ?

L'usage qu'on trouve encore en certaines églises, quoiqu'aboli depuis plus de vingt-cinq ans, est fautif. Il repose sur ce principe depuis longtemps abandonné que chaque fois que l'évêque garde la mitre, le prêtre doit être couvert de la barrette. Or aucune rubrique, aucune décision n'admet cette règle. Elle est donc contredite par la pratique courante, et l'enseignement des liturgistes est faux. Qu'on observe le *Cérémonial romain* de Le Vasseur-Hoegy prescrit par le premier concile plénier du Canada qui ne mentionne nullement que le célébrant et le diacre se couvrent pendant l'absoute. Au contraire, il dit expressément qu'ils se couvrent pour se rendre au lieu où se chante l'absoute, et qu'ils se découvrent en y arrivant. Et ce n'est qu'au moment du départ qu'il indique qu'ils doivent se couvrir de nouveau.

Mais objectera-t-on, pourquoi le célébrant ne se couvrirait-il pas puisqu'il est assis. Cette autre pratique est également réprouvée. Si le célébrant prêtre pouvait s'asseoir il devrait en effet se couvrir. Mais le célébrant et le diacre doivent rester debout pendant l'absoute. On ne trouvera pas déraisonnable une position plus simple et plus humble pour un simple prêtre.

Voilà pour la première partie de l'absoute : le libéra.

Les prières qui accompagnent la conduite du cadavre au cimetière forment la seconde partie de l'absoute. On chante le *benedictus*, sur place, si le clergé ne reconduit pas le corps, ou pendant la marche, s'il se rend au cimetière.

Le célébrant se couvre de la barrette, ainsi que le diacre, pendant la marche et se découvre en arrivant. Mais lorsque

le célébrant
comme il
ment.

C'est l'
constitue

Le prêtre

Un évêque
bénédictin
et ce qui
aux époux.

Un prêtre
cérémonie
principe
vraie, ce qui
de l'absoute



OU
veloppe to
un sang g
cèse. Le
écrit-on, ce
nécessaire
lançait le
sans doute,
Nazaire —
Québec —

le célébrant demeure à l'église pour le chant du *benedictus*, comme il est debout, il doit être découvert, comme précédemment.

C'est là ce qu'il faut observer et toute pratique contraire constitue un abus qu'il faut éliminer.

20 MARIAGE

Le prêtre peut-il se couvrir pendant la célébration d'un mariage ?

Un évêque est couvert pour le mariage lui-même et pour la bénédiction de l'anneau. Il est découvert pour le *kyrie eleison* et ce qui suit. Il est de plus couvert pour adresser la parole aux époux.

Un prêtre au contraire demeure découvert pendant toute la cérémonie. Un prêtre ne pourrait se couvrir qu'en vertu de ce principe qu'il peut se couvrir aux moments où l'évêque se couvre, ce qui est un faux principe, comme on l'a vu à l'occasion de l'absoute.

J. S.

SAINT-NAZAIRE-DE-LACHINE



NOUS annonçons la semaine dernière la nomination du Père Valiquet, des oblats, à la cure de la nouvelle paroisse de Saint-Nazaire, à Lachine. Montréal se développe toujours et la vie catholique circule sans cesse comme un sang généreux, si j'ose dire, dans les veines du vaste diocèse. Le regretté curé Savaria avait vivement pressé, nous écrit-on, cette division importante de sa paroisse qu'il jugeait nécessaire pour le bien spirituel des âmes. Mgr l'archevêque lançait le décret d'érection le 23 juin dernier. En souvenir, sans doute, du défunt curé Piché, qui portait le nom de saint Nazaire — qui se trouve être aussi celui du vénéré cardinal de Québec — Monseigneur donna à la nouvelle paroisse le nom

de Saint-Nazaire. Déjà une municipalité civile existe sous celui de Ville-Lasalle. Deux écoles-chapelles ont été érigées, qui seront dans quelques semaines complètement terminées. Dès le 23 juin, Monseigneur confiait la desserte du nouveau groupe de fidèles aux oblats de Marie, qui ont par là, comme l'on sait, leur noviciat de Lachine, juste sur les bords du Saint-Laurent, à proximité de la voie du Canadien-Pacifique. Et voici que, le 7 décembre, il nommait curé le Père Valiquet. Les paroissiens ne sont pas encore nombreux, mais ils paraissent animés d'un beau zèle, nous racontait leur nouveau pasteur, et bientôt, c'est sûr, les recrues vont venir, les familles vont augmenter, la prospérité va s'accroître, et Saint-Nazaire sera très vite une belle et florissante paroisse. C'est au moins le voeu très sincère que nous exprimons au sympathique et zélé religieux, qui fut si populaire à Hull et à Saint-Sauveur de Québec et à qui la Providence vient de confier la garde spirituelle de la nouvelle cure. Eh! oui, la vie catholique circule, Montréal se développe. Bénissons-en Dieu, au seuil de l'année nouvelle! Les hommes passent comme les années, mais les oeuvres demeurent. Que ce soit toujours pour la gloire de Dieu et l'honneur de la patrie canadienne! — E.-J. A.

ASSURANCE MUTUELLE

DES EVECHES, MAISONS D'EDUCATION ET DE CHARITE

Le monastère des Révérends Pères Trappistes à Oka, qui vient d'être réduit en cendre, était assuré à notre mutuelle pour un montant de \$20,000.00. Cette somme ne pourra être payée sans une nouvelle répartition et celle-ci sera probablement de 50 sous dans le \$100.00, comme en septembre dernier. Nous croyons devoir avertir d'avance. Les communautés religieuses sont à faire en ce moment leur budget pour l'année prochaine. Elles devront compter avec cette dépense.

Le secrétaire de l' " Assurance mutuelle ".